Portracrostiches

Daniel Groleau Landry et Geneviève Thauvette

Damien

le vide devant nous l'éternité des jours derrières les profondeurs insondables de nos vies
 noyées dans la longue chaîne de l'Histoire l'espoir est une fugue myopique
 dans l'essaim vrombissant du chaos il n'y plus aucune musique qui ne s'éteint pas aucune leur
 qui n'échappe au appâts du Temps rien n'existe un jour et puis après le Temps est
 une revient redevient illusion jusqu'à ce que tu te retournes et il est à tes trousses.
 tout y est emprisonné par sa soif tout y est bombardé d'obus d'idées déambulant des crânes
 laissés dans son chemin

les forêts de nos enfances sont mariées aux tronçonneuses géantes de notre avenir
 elles crachent leurs cendres et arrosent les marais de nos banlieues
 les diamants de leurs joncs sont recouverts de sang l'oxygène se scinde au niveau moléculaire
 l'argent n'achètera plus que des coques vides la suie est le reçu de toute transaction.
 une fissure s'ouvre dans mon foie.
 une issue se trace dans la porosité anaphorique de l'au-delà
 aphasie
 entropie coma

le soleil brille fort sur la peau à la plage tu as des yeux bleus comme l'océan
 ta peau est douce mais tu as du sable sur les pieds ta langue et la mienne
 ton poulx et le mien. les nuages qui se gambadent dans la fresque épanouie du ciel. la caresse du vent
 la maladresse de la crème glacée autour de la glacière pleine de bière
 le petit coin tranquille avec l'ombrage des pins le crépitement des vagues.
 une longue fin de semaine sans rien au calendrier.
 j'ai oublié de faire mes tâches ménagères. peu importe, je les ferai demain.

une présence invisible me chuchote les noms de tous mes échecs. je tente de m'enfuir.
 je glisse et tombe sur le bord d'un ravin rempli de ronces noires. je perds un quart de la peau du
 visage dans la chute. je me cherche un refuge où pouvoir me cacher d'Elle. Elle est à mes trousses.

En scrutant l'horizon, j'aperçois des cavernes dans le flanc des montagnes.
 Leurs entrées en hexagones série de ruches immenses de marbre noir se dressant vers le ciel
 je cours d'une caverne à l'autre. Elle est me poursuit. Affamée, mais étrangement éblouissante. Je
 tente de grimper la paroi de la montagne, mais j'en suis incapable je glisse sur les pierres lisses et
 noires. un tremblement au sol. La terre s'ouvre.

et l'odeur et le goût et la chaleur d'un chocolat chaud. Je te regarde timidement boire du chocolat
 chaud. Tu es cerné mais souriant à souhait. doux comme un loup comme un coeur de faon

et l'odeur et le goût et la chaleur du sang dans la bouche. ma cage thoracique ouverte et dépouillée
de toute trace de ton coeur. tes yeux crevés par le verre du pare-brise. le vent hurle.

je vis quand même malgré tout ce qui est brisé en nous
je meurs d'envie pareil de t'embrasser le cou
je ris des craintes que nous avons quand nous étions plus jeune
j'ai peur du dénouement de nos pires bonheurs
le chemin de l'espoir est parsemé de douces ivresses
je suis quand même heureux dans la coquille polymorphe de ma détresse
je peux l'écrire et l'expurger et dessiner mes galaxies
m'entourer du son implacable de l'infini le parasite qui me nourrit

2.

je me suis fait crisser en dehors d'un concert parce que j'étais fucké tight.
j'étais fucké parce que j'avais bu deux litres de vin et pris de la poudre (moins fun qu'on le pense)
j'ai bu deux litres de vin pis de la poudre parce que j'avais mal à la tête.
j'avais mal à la tête parce que j'étais retourné dans ma ville natale avec toutes mes malformations.
j'étais retourné dans ma ville natale pour vendre des tranches de mon âme franco-ontarienne.
j'ai vendu ces tranches de mon âme, et leurs écailles sont restées en moi en shrapnel
qui remue la plaie à vif. pour vendre poésie pour en vivre
il faut accepter de mourir pour ne pas que ma douleur soit vécue en vaine gratuité

j'aurais dû simplement publier mes crachats du moment sur Facebook.
mais taper sur un clavier m'était insuffisant à cause de ma rage
la gloire était insuffisante à cause de l'amertume tiède de l'abandon
ton fusain d'aurore était clairsemé dans mes pores caverneuses
où je cache chaque blessure
soignais chaque commissure
tendre ma peau jusqu'à la limite de sa plasticité;
je m'étais promis d'arrêter de brûler la peau de mon nez mes poumons mes lèvres
l'innocence de ton ébriété étincelante éclaircissant les recoins arpentés de mes grotesqueries funestes.
je m'étais promis d'arrêter de boire jusqu'à la folie mais ta présence pesait sur mon coeur comme un
regret mal digéré.

j'atterris sur le divan de mon oncle *je ne peux pas dormir*
mon coeur bats trop fort bats trop si
fort et que vont-ils penser de moi maintenant

3.

le processus de transformation
de sa vie réelle en auto-fiction
de sa vie réelle en poésie est pénible

il faut se rendre intéressant
aux lecteurs avertis
sans toutefois
dévoiler nos secrets
pour entretenir
 le mystère
 de la duplicité
 afin d'accéder
 au sublime
 en dépit de
 l'abîme ténébreuse
 de la médiocrité
 qui tente toujours
 de nous avaler
 à la cîme de nos doutes
 l'issue s'effondre
 comme le bout du tunnel
 de la voix
 rauque
 de l'abandon

une fleur de cri
un bouton d'or
une cicatrice
un bon sourire
je laisse mon corps
me chuchoter
tout ce que je dois savoir
et je le nourris le nourris le nourris
transcende ma silhouette laminée
comme une onde de choc

Antoine

Microsoft Excel
est mon fournisseur principal de dopamine
mes neurones s'activent
quand les cases s'alignent
les formules me font jouir
quand elles résolvent
ma langue est serrée
ma cravate est lousse
mes coudes soudés aux plateformes grises
mes yeux plissés
les doigts abîmés
à force de taper
de longues lignes d'indifférence codifiée
sur la distance ennuagée
de mon ennui
que j'avale
comme du Pepto-Bismol
pour soigner
le feu de la rage
qui me consume
contre moi-même
d'accepter
le compromis
où je suis
emprisonné
dans ma folie docile
d'engloutir en cycles l'empoisonnement
de l'apathie qui s'imisce tranquillement
entre les parois de mes cavernes numériques

j'ai une légère douleur dans la poitrine
j'accueille l'arrêt cardiaque l'arrêt de travail
comme une délivrance de ma routine

2.

l'autobus est bondé de monde
et j'ai mal à la tête
depuis midi

l'autobus est bondé de monde
je bondis d'un visage à l'autre
mon regard caché par mes Ray-Bans
en regardant un petit morceau *d'eye-candy*

ma femme m'attend à la maison
et j'ai mal à la tête
depuis l'année dernière

pis j'ai quelque chose
de pogné dans la gorge
un poignard ou une pierre de rein
ou un collier de perles ou un morceau de chocolat
ou un ouragan ou une galaxie ou de la morve
ou bien encore le silence qui se creuse entre nous
ou bien le souvenir de quand je te faisais rire
quand tu aimais encore ça que je te chatouille un peu au lit

en sortant de l'autobus
je crache sur le banc de neige
qui fonds un peu

j'ouvre la porte
de notre appartement dépouillé
m'asseyait sur le divan
commence à jouer du PS4
en retenant
mon souffle
et en portant
des oeilletons

3.

nous avons enregistré
des films pornographiques
l'un pour l'autre
quand nous étions plus jeunes
quand nous étions plus beaux
quand nous étions toujours en amour
et qu'on pouvait aller dix rondes
sans s'épuiser de la fin du monde
sans s'épuiser de la haine du monde
sans s'épuiser d'être deux trous noirs
en orbite l'un vers l'autre
collision inévitable
convictions irréprochables

quelque part notre regard
est devenu la seule chose
qui s'endurcissait
à l'oeil
au coeur
à l'âme
nue

dans la chambre vide
nos portraits se dévisagent
et se demandent pourquoi
le soleil s'est éteint

les habits du travail
le costume du boucher des rêves d'agneau
et le Blackberry qui vibre avec ses échos incessants
perçant silencieusement
les tissus de chair curée
de l'intimité lacunaire
et
la distance de soi

Nicole

*je n'ai pas peur du sexe
mais parfois
le sexe a peur de moi*

Nicole-alcool baise la nuit tout rond sans veste de sauvetage
 ses lèvres sont des colibris qui effleurent la racine coriandre du souffle asphyxié
 la lune est son otage les ombres ses mirages les arcs-en-ciel ses chuchotements
 elle se glisse en roucoulant dans les vertus de la sève rassasiée
 liquide limpide machoire disloquée un abandon chirurgical
 au gouffre de la chair avariée avarice du désir avarice du plaisir
 et l'auberge de ses jambes accueille les naufragés rescapés de la tempête des décennies sans lumière
 chaque jour qui passe une âme perdue trouve sa rédemption au creux de son coeur
 elle est une serre où bourgeonnent les fleurs cyborgs dans la chaleur mammifère
 un prisme de sensations fortes oubliées dès l'orgasme
 une spirale de remises en questions
 des vertèbres décalées
 par le poids sisyphien
 de la répression
 charnelle
 et
 sa radioactivité
 se répand dans la toundra
 ses pupilles dilatées avalent le tourment
 le cauchemar ne fait que commencer et recommencer
 le cycle impossible à briser chaque nuit une silhouette différente
 les masques interchangeables des visages inconnus ont mime l'amour *it's mine*
 on crie la joie du plaisir d'exister dans le vide immense de la voie lactée en s'agrippant aux parois
 du précipice
 qui nous laisse
 dans une fièvre bleue
 sans dopamine et sans feu
 sans jouissance et peut-être
 que le sentiment d'exister n'est-il
 qu'une illusion
 et je le découvrirai finalement au seuil des portes du paradis
 ou à la forge des atomes dans le tournoiement enivrant du néant cardiaque
 je prends ta vulve dans ma bouche et sa verge dans mes mains
 je fais de toi une prière de viande hachée d'un boucher Dionysos
 ta venaison de caresses sur mon filet barbelé de soif insoumise

peu importe les morceaux qui pendent ou non de ton bassin
je suis un succube avare et j'ai peu de caprices

caméléon-kink qui cherche à se greffer à ton cuir émotif
des baisers-broches-à-dents-roches-à-foin-pis-doux-pareils
tu fais hérissier ton héritage de poils pubiques drus
dans le marécage suintant de nos copulations virtuelles
nos compilations de glam rock de post-rock et de jazz
qui jouent à tue-tête dans le donjon
pendant qu'on cherche l'issue mutuelle
à nos fardeaux de liqueurs séminales

l'innocence n'est pas assez acide pour curer la vase dans nos artères
 nos *cuddles* sont de la chimiothérapie dans une clinique psychédélique
 notre durée de vie est déjà passée date
 jette la pinte de lait aux poubelles mon amour

quand viendra le souffle du dernier vent
sur nos corps émaciés étendus sur la plage
bronzés jusqu'à la défiguration
nous tendrons nos mains vers le ciel
en implorant sa courbe pour une autre révolution
une autre révélation
autour du soleil de plomb

alors là seulement saurons-nous
quitter à jamais les sarcophages des lits d'hôtels
où reposent nos espoirs pour une romance
digne de nos lavages de cerveaux
digne de notre voracité insatiable
digne de la folie que nous portons tous en nous
pour justifier l'absence de toute sensation

nous nous ferons violence
et nous baptiserons les foetus avortés de nos identités tronquées
au feu de notre désespoir qui dépasse l'horizon
là seulement saurons-nous ce qu'est la gloire

Iris

le travail te libérera
une demi-mesure évitée à la fois

tu plonges dans l'engrain pour faire pousser les fleurs du mal
sans broncher, tu n'hésites pas à fracasser le bocal
le clavier du bout des doigts tu travailles à bâtir ta ruche
une série d'hexagones brodés l'un à l'autre avec une ficelle de souffle

je ne me laisse pas abattre par la paresse

disait la chenille chevelue à la cheville cirée
tu reviendras un jour dit-elle à l'abeille aveugle
j'en suis certaine

et lorsque fuir est aussi beau que vivre
lorsque mourir est aussi beau que de se laisser tranquillement
ankyloser en aurores boréales daltoniennes enveloppant de leur toison de lumière diaphane
les épaules épuisées des espoirs inventés de toutes pièces le désir que quelque chose reste
que fatigué du poids des années on se laisse tranquillement abattre
qu'il n'y a au monde deux seules vérité
celle de notre chair et celle de tout ce qui ne l'est pas

on se regarde dans le miroir en prenant nos pilules
en souriant nos sourires vides et remplis d'ennui
que le ciel ne *fitterait* pas dans notre épouvante
que nos lâchetés quotidiennes sont synonymes
de nos flammes et nous les damnés
continuons notre marche à plein vent
le sourire sanguinolent et les yeux
en forme de soleil couchant

les forteresses de ciment sont là
pour nous enfermer le travail te libérera
épouse l'éternité
embrasse le de tes lèvres d'acier

Erika

1.

je veux rompre avec toi mais j'ai peur de la longue souffrance qui va suivre
je veux rompre avec toi mais je ne sais pas si ce qui m'attend est pire
je t'aime mais ta vie est d'un ennui indescriptible.
je ne peux pas être tout pour toi
j'ai besoin que tu aies une vie
même si tu fais tout pour moi ce n'est pas ça que je veux
je veux quelqu'un qui me blesse
je veux quelqu'un qui me caresse sans se faire prier
je veux quelqu'un qui ne me laisse pas faire tout ce qui me passe par la tête
je veux un sexe incandescent et imbibé de chaleur tumescente
une passion fulgurante qui dure plus longtemps qu'une pipe un peu trop efficace
le vide entre nous est immense
nos conversations sont de l'ordre de la banalité suprême
je ne veux plus perdre mon temps au sein du tourbillon des jours acerbes
je vieillis et je veux trouver quelqu'un qui me stimulera les neurones
je veux être libre et baiser tout ce qui bouge, tout ce qui me tente
je ne veux pas être prise au piège dans une monotonie quotidienne
je veux déployer mes ailes
c'était bien mais maintenant je ne sais plus
je ne sais plus si ça vaut cette stabilité
je ne veux pas briser le cœur de tout le monde
mais je pense que j'ai menti la dernière fois que je t'ai dit
que je t'aimais

il n'y a plus grand chose
de *real*

le vent balaie les rues de neige
un regret ronge la porosité du silence
creuse en tunnels sinueux beiges les abcès
de nos regards en schismes oblitérés
l'opacité de la sève dopamine

l'ocytocine et la vérité

Logan

l'adolescent perdu sur le bord de la route après s'être enfui de chez lui
 le chien en laisse autour du poteau dans la pluie à l'extérieur du restaurant
 le petit gars qui lève trop souvent la main en classe (et tout le monde roule des yeux)
 quand il pique une tirade au sujet de ce qu'il pense

don't try too hard *(nobody cares)*
you can do anything *but not everything*

quand le rideau est tiré
 que les bouteilles sont jetées au recyclage
 quand la tylenol et les multivitamines sont avalées
 un matin après une brosse pour célébrer
 la mort de son enfance
 un gun dans le coeur
 un gun dans la tête
 pis une envie de fourrer
 le feu
 là
 partout
 je sais
 qui je ne suis pas
 qui je ne veux plus
 essayer d'être de vivre avec
 un gun dans le coeur
 un gun dans la tête
 un incendie sur la langue
 et les mots qui ne peuvent plus
 se dissimuler dans la chair de la mémoire en chute libre